



Mélanie TRAVERSIER (éd.), *Le journal d'une reine. Marie-Caroline de Naples dans l'Italie des Lumières*

Paris, Champ Vallon, 2017, 645 p.

Nicolas Bourguinat



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/clio/19334>

DOI : [10.4000/clio.19334](https://doi.org/10.4000/clio.19334)

ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2020

ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Nicolas Bourguinat, « Mélanie TRAVERSIER (éd.), *Le journal d'une reine. Marie-Caroline de Naples dans l'Italie des Lumières* », *Clio. Femmes, Genre, Histoire* [En ligne], 52 | 2020, mis en ligne le 01 décembre 2020, consulté le 06 mai 2021. URL : <http://journals.openedition.org/clio/19334> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/clio.19334>

Ce document a été généré automatiquement le 6 mai 2021.

Tous droits réservés

Mélanie TRAVERSIER (éd.), *Le journal d'une reine. Marie-Caroline de Naples dans l'Italie des Lumières*

Paris, Champ Vallon, 2017, 645 p.

Nicolas Bourguinat

RÉFÉRENCE

Mélanie TRAVERSIER (éd.), *Le journal d'une reine. Marie-Caroline de Naples dans l'Italie des Lumières*, Paris, Champ Vallon, 2017, 645 p.

- 1 C'est à coup sûr un document hors du commun que Mélanie Traversier a mis à la disposition des historiens. La reine Marie-Caroline de Naples est bien connue des spécialistes de l'Italie méridionale et de l'ère napoléonienne comme une souveraine qui a eu vocation à se mêler de politique : à vrai dire, si les circonstances y ont aidé (Charles III de Bourbon étant passé en Espagne, la couronne de Naples échet à Ferdinand, qu'elle avait épousé en 1767 et qui n'avait aucune disposition pour un métier de roi auquel il n'était pas destiné), cela figurait noir sur blanc dans une clause du contrat de mariage voulue par sa mère, l'impératrice Marie-Thérèse, stipulant que dès la naissance du premier héritier mâle (elle survint en 1775), elle pourrait avoir une part dans les affaires de l'État. Elle prit cette part, au point d'y devenir prépondérante, entraînant le royaume dans un jeu d'influences entre Angleterre et Russie puis dans une lutte impitoyable avec la France révolutionnaire et napoléonienne qui la changea en figure haineuse de la Contre-Révolution et qui lui valut de devoir abandonner deux fois sa capitale, en 1799 et en 1806, pour aller trouver refuge à Palerme. Mais ce n'est pas cela qui importe ici. Des dizaines d'années d'activité diariste de Marie-Caroline, du fait des dégâts infligés aux archives de Naples par les bombardements de 1943, il ne demeure que quatre années qui soient conservées, de 1781 à 1785. Ce livre est d'abord l'aboutissement d'une longue et patiente recherche pour transcrire les cahiers

conservés à l'Archivio di Stato de Naples, additionnée d'un coup de théâtre dont Mélanie Traversier fait le récit dans les premières pages, qui lui a permis de retrouver chez un collectionneur américain le journal de l'itinéraire que la reine avait effectué en Italie en 1785 et qu'on croyait perdu.

- 2 À la transcription et à l'édition érudite et sans faille de ce texte, elle joint ici un imposant commentaire introductif de près de 200 pages, qui fait comprendre la valeur de cette source pour différents domaines de la recherche en histoire. Fallait-il donner l'édition intégrale de ce document, et fallait-il le conserver dans son état, avec ce français fantaisiste truffé d'approximations orthographiques et dépourvu de toute ponctuation qui est la marque de fabrique de la reine Marie-Caroline ? Mélanie Traversier en est fermement convaincue, même si tous les lecteurs de ce gros volume de 640 pages ne la suivront pas nécessairement. Une part importante du texte n'est pas beaucoup plus, selon l'expression de l'historienne elle-même, que la « chronique d'un royal ennui ». En soi, cependant, c'est déjà un élément capital du dossier, du moins pour qui s'intéresse à la condition d'une souveraine, à sa vie quotidienne avec ses rituels, et à ses interactions avec le pouvoir. Marie-Caroline, comme beaucoup de femmes de haute naissance sous l'Ancien Régime, ne voit aucunement dans ce journal un instrument de connaissance de soi-même, mais simplement un moyen d'enregistrer le cours monotone des jours, une forme d'archivage de soi par l'écriture quotidienne. Moins pour en garder une trace que pour chercher à fixer le temps. C'est donc un diaire, et non un journal intime. Et pourtant, l'analyse de Mélanie Traversier montre avec une finesse remarquable que l'intime affleure sans cesse, sans se dire explicitement. C'est celui des relations affectives bien sûr, par exemple avec ses enfants : Marie-Caroline s'inquiète de leur santé, de leur éducation, et vit les séparations avec inquiétude. C'est particulièrement vrai pour les relations avec ses filles – continuant celles qu'elle-même avait entretenues avec sa mère, l'impératrice Habsbourg (le lecteur se souvient d'ailleurs que Marie-Caroline retourna plusieurs fois aux sources, à Vienne, avant d'y finir ses jours en exil en 1814). L'intime, c'est aussi les rapports sexuels avec le roi Ferdinand, qui font l'objet d'un code graphique appliqué aux moments de privauté des deux souverains, un artifice qui se retrouve assez souvent chez les diaristes jusqu'à l'époque contemporaine, comme l'avait montré autrefois Peter Gay. C'est le registre du corps enfin, si important pour un.e souverain.e dont chaque état physique est scruté par les médecins, domestiques, dames d'honneur, visiteurs, courtisans, et pour lequel il ne s'agit pas finalement de la même intimité que celle de l'individu moderne s'appropriant tant bien que mal son propre corps. Ici, l'incidentel côtoie le banal : incommodités, maux digestifs, états de malaise sont enregistrés pour ce qu'ils ont de pénible ou d'anormal à côté de la toilette et de la coiffure qui sont au contraire chaque jour reconduits et notés de façon lapidaire, tandis que les menstruations qui surviennent sont rendues dans le journal de la reine sous la forme d'une image savoureuse : la « visite de la générale Krotendorf ». Les grossesses répétées de Marie-Caroline font également l'objet de nombreuses notations évoquant la fatigue, les nausées, l'épreuve physique et nerveuse que cela représente. Pourtant, dira-t-on, la mise au monde d'un enfant mort-né, épreuve cruelle s'il en est, reste signalée aussi allusivement que laconiquement, ce 18 juillet 1783 : « me sentant incomodé je me deshabilité et me confessai au finir duquel començat l'emorragie, et toute la malheureuse couche qui termina a trois heures et demi le Matin », et le jour suivant elle « restoit toute la journée à l'obscur couché sans parler » (p. 304). Et cependant, comme l'écrit Mélanie Traversier (p. 166), « l'ébranlement intime » est bien présent, si

l'on considère que la reine revient sur ce drame dans son journal à chaque date anniversaire, et qu'elle s'attriste de l'indifférence de son entourage par rapport à ce souvenir – de même qu'elle revient sur les deuils familiaux qu'elle a subis. À lire attentivement, on découvrira bien d'autres passages où les maladies et parfois les agonies des enfants en bas âge (comme celle du « cher Pepe », le 19 février 1783) donnent lieu à des notations poignantes. L'écriture diariste de la souveraine ne traite guère de la spiritualité ; les devoirs religieux et dévotions y sont notés le plus banalement du monde (« entendu la St messe », chaque matin...). Mais c'est sûrement un lieu d'apprentissage de la résignation chrétienne, comme en témoigne ce bilan succinct d'une année dressé le 31 décembre 1783 où la reine de Naples met en parallèle ses épreuves privées avec celle de l'État et de ses sujets :

Ainsi finit le 1783, année où j'ai eue des peines infinies, ceux des malheurs publics de la Calabre et de Messine furent terribles (...) je perdis aussi un fils que j'aimois tendrement et lequel pour la peine qu'il m'avait couté de l'élever et l'esprit precece qu'il temoignoit fesoit ma consolation j'eus un mauvais accouchement qui me reduisit a la mort ayant recue tous les St Sacremens jeus le malheure de mettre un enfant mort au monde voila le resultat en abregé de beaucoup de peines detaillées et qui m'ont tres affecte – les consolations ont été la venue de mon frere Maximilien celle de ma soeur de Parme et surtout celle de sa Majeste l'Empereur (...) dans mes peines et chagrins je n'ai que des remerciements a faire a la providence Divine (p. 343-344)

- 3 Le commentaire de Mélanie Traversier est toujours juste, parfaitement informé et exhaustif. Les pages qu'elle consacre à la conduite des affaires publiques, au réseau épistolaire de la reine, à la sphère familiale, au domaine du corps, sont particulièrement réussies. Si le journal de Naples vaut par les régularités de l'existence d'une famille monarchique et le quotidien d'un règne féminin (parallèle au règne du *Re Nasone*, tourné vers la chasse et la débauche), le journal d'Italie rédigé en 1785 vaut au contraire pour l'exceptionnel de cette « tournée » à travers la péninsule, destinée à consolider les liens entre les différentes maisons princières liées aux Habsbourg (le royaume de Naples, le grand-duché de Toscane, le duché de Parme, la Lombardie autrichienne...). Des liens qui seront renforcés à la génération suivante, avec le mariage des filles aînées de Marie-Caroline au futur Ferdinand III d'une part, en Toscane, et au futur empereur François, d'autre part, en Autriche... Tenir le journal de route de cet itinéraire de 1785 est une entreprise que la reine Marie-Caroline comprend tout à fait bien comme hors normes, puisque d'un côté elle prévoit de le replacer à la suite de son diaire, donc elle le conçoit comme un fragment dans une enfilade de cahiers (« le journal de mon voyage sera fait à part et pourra être inséré yci » : 24 avril 1785, p. 460) ; mais de l'autre, elle se le représente comme une série de lettres adressées à ses filles restées à Naples, ainsi que le souligne le titre gravé sur la tranche reliée du manuscrit, « Journal du voyage d'Italie de ma chère Maman », qui fut sans doute ajouté par sa fille Marie-Christine, future reine de Piémont-Sardaigne. L'expérience de la mobilité et la découverte de l'Italie du Nord libèrent le commentaire critique de Marie-Caroline. Elle parvient à rendre compte du voyage d'une manière qui détonne par rapport à d'autres contemporains, hommes ou femmes, mettant en écriture leur voyage d'Italie. Bien sûr, il s'agit d'un itinéraire royal où rien n'est abandonné au hasard et où tout est balisé (à la différence de certains voyages princiers où les princes vont *incognito*, ainsi le « comte et la comtesse du Nord », c'est-à-dire le futur tsar Paul I^{er} et son épouse, qu'elle a reçus à Naples en 1782). La suite qui accompagne Marie-Caroline et Ferdinand est réduite, mais à chaque étape, elle rencontre les représentants diplomatiques de Naples, avec

lesquels elle négocie le déroulement de l'étape suivante. Tout est parfaitement organisé jusqu'à ne laisser pour ainsi dire jamais les époux seuls à seuls... Par rapport aux mobilités ordinaires, dans l'Italie de la fin de l'Ancien Régime, ni le coût, ni les conditions matérielles n'ont le moindre impact, bien que parfois la reine demeure sensible à la chaleur, à la poussière, ou à la longueur des étapes.

- 4 Parallèlement au compte rendu de ces conditions exceptionnelles, l'approche de la souveraine surprend par la dimension d'enquête et d'apprentissage qu'elle y met : il est important pour elle de voir ailleurs, pour s'assurer qu'il n'y a pas d'inspiration à piocher dans les réformes de cette Italie du Nord, où se fait sentir au plus haut l'influence Joséphine (en Lombardie) et Léopoldine (en Toscane). La reine pense donc au retour, à ce dont elle pourra particulièrement s'inspirer. Marie-Caroline fait l'éloge des réformes entreprises par ses frères : il faut animer la prospérité par une rationalisation de la police et par des réformes des institutions charitables au service du bien commun. D'où une espèce de palmarès des États italiens, rejoignant le tableau hiérarchisé que donnaient souvent les voyageurs des Lumières. À Bologne, qui fait partie des Légations pontificales, ce n'est que « triste malpropre et villain » (p. 496), par opposition à l'ordre exact de la Toscane, où tout l'enchanté. Rien ne prouve que Ferdinand ait partagé de telles vues, lui qui opposait la gaieté insouciant de ses sujets napolitains avec l'esprit de sérieux un peu triste des administrés de Pierre-Léopold... Tout cela pose de toute façon beaucoup d'autres questions politiques, que Mélanie Traversier identifie et n'esquive pas. À commencer par celle du gouvernement de Naples pendant l'absence du couple royal : c'est Sambuca, en réalité, qui garde les clefs, et de lui à Marie-Caroline et Ferdinand circule toute une correspondance secrète... L'historienne évoque aussi les calculs dynastiques autour de projets d'alliances matrimoniales à faire à Florence (où la grande-duchesse est déjà la sœur de Ferdinand), et les cabales qui opposent, à Naples, parti pro-espagnol et parti pro-habsbourgeois, avec un poids croissant des Anglais : on prête déjà à Marie-Caroline une liaison politiquement subversive avec son ministre de la Guerre et favori, John Acton...
- 5 Non seulement chez la plupart des princesses ou consortes qui ont pu laisser des traces écrites, on ne perçoit pas la même acuité d'un regard sur les choses du gouvernement que celle qui transparait dans le « Journal d'Italie » de Marie-Caroline, mais dans ses notes et dans ses visites et démarches, elle se renseigne aussi sur les sciences et la vie académique, qu'elle souhaiterait acclimater à Naples (et dont son mari se moque souverainement, c'est le cas de le dire)... Elle s'intéresse aux spectacles, depuis le Jeu du Pont, à Pise, sorte de joute sur l'Arno, où s'affrontent deux quartiers de la ville, jusqu'aux représentations théâtrales et aux concerts qui jalonnent son voyage. Mais elle s'émerveille aussi devant la construction des arsenaux, les manufactures de porcelaines ou les manœuvres militaires... La curiosité dont fait montre Marie-Caroline la conduit donc à transgresser les convenances de genre que l'on pourrait attendre d'une princesse de cette époque et de ce rang... Avec ses fines analyses, avec la sûreté de sa documentation, l'ouvrage convainc donc pleinement qu'il faut « en finir avec l'histoire larmoyante des princesses » (c'est le titre de l'épilogue, p. 177-180) et qu'une approche érudite, historique et critique d'un pareil document est riches d'apports, pour l'historien.ne des femmes et du genre comme pour l'historien.ne de l'Italie du Sud ou de l'âge des Lumières.

AUTEURS

NICOLAS BOURGUINAT

Université de Strasbourg

UR 3400 Arts Civilisation et Histoire de l'Europe